



La Galerie du Granit, scène nationale  
1 fg de Montbéliard CS 20117 90002 Belfort Cedex  
reservation@magranit.org  
**magranit.org**

Le Granit est subventionné par  
le ministère de la Culture - DRAC Bourgogne-  
Franche-Comté, le Département du Territoire  
de Belfort, le conseil régional de Bourgogne-  
Franche-Comté, le Grand Belfort Communauté  
d'Agglomération. Avec le soutien de la Ville de  
Belfort

La galerie est membre du TRAC et  
SEIZE MILLE, réseau d'art contemporain  
Bourgogne-Franche-Comté.

# PRIVILÈGE PUSHA PETROV

## EXPOSITION PHOTOGRAPHIE, OBJET SON ET VIDÉO

Du 4 avril au 25 juin 2019

Exposition proposée dans le cadre du mois  
de la photographie de Belfort et en écho à  
la saison France – Roumanie 2019.

## ÉVÉNEMENTS

**Ve 12 avril - 18h**

Conférence : *La photographie est-elle  
un art ?*

Alexandre Roccuzzo, historien d'art

**Du 3 mai au 1er juin**

Chambre noire (petite salle)

Jean-François Krebs

Une proposition de Mickaël Roy, dans le  
cadre du festival Libres Regards

**Ma 4 juin - 18h**

*La nuit craque sous nos doigts*

Présentation du livre de Sarah Ritter,  
photographe

## VISITES

Visite-sandwich : **Ma 9 avril - 12h20**

La dernière du mois : **Ma 30 avril - 17h**

Avant les spectacles au Granit : **19h**,  
retrouvons-nous pour parler des  
expositions.

## INFORMATIONS PRATIQUES

### Galerie du Granit

1 faubourg de Montbéliard à Belfort

Entrée libre, du lundi au samedi de

13h à 18h et les soirs de spectacles

Visites commentées sur rendez-vous :

Pierre Soignon, 03 84 58 67 55,

psoignon@legranit.org

« Ma recherche porte essentiellement sur les  
objets qui nous environnent et sur leur lien avec  
notre intimité.

*En faisant entrer mon spectateur dans des univers  
peuplés de ces objets, je le pousse à s'interroger  
sur leur identité cachée. Il se confronte à la  
dualité et aux contradictions de l'homme  
moderne : sa quête de singularité et son besoin  
d'appartenance. C'est à travers la photographie  
que j'espère guider le spectateur : l'amener à  
regarder et non simplement à voir, à ressentir et  
non à observer. » - Pusha Petrov*

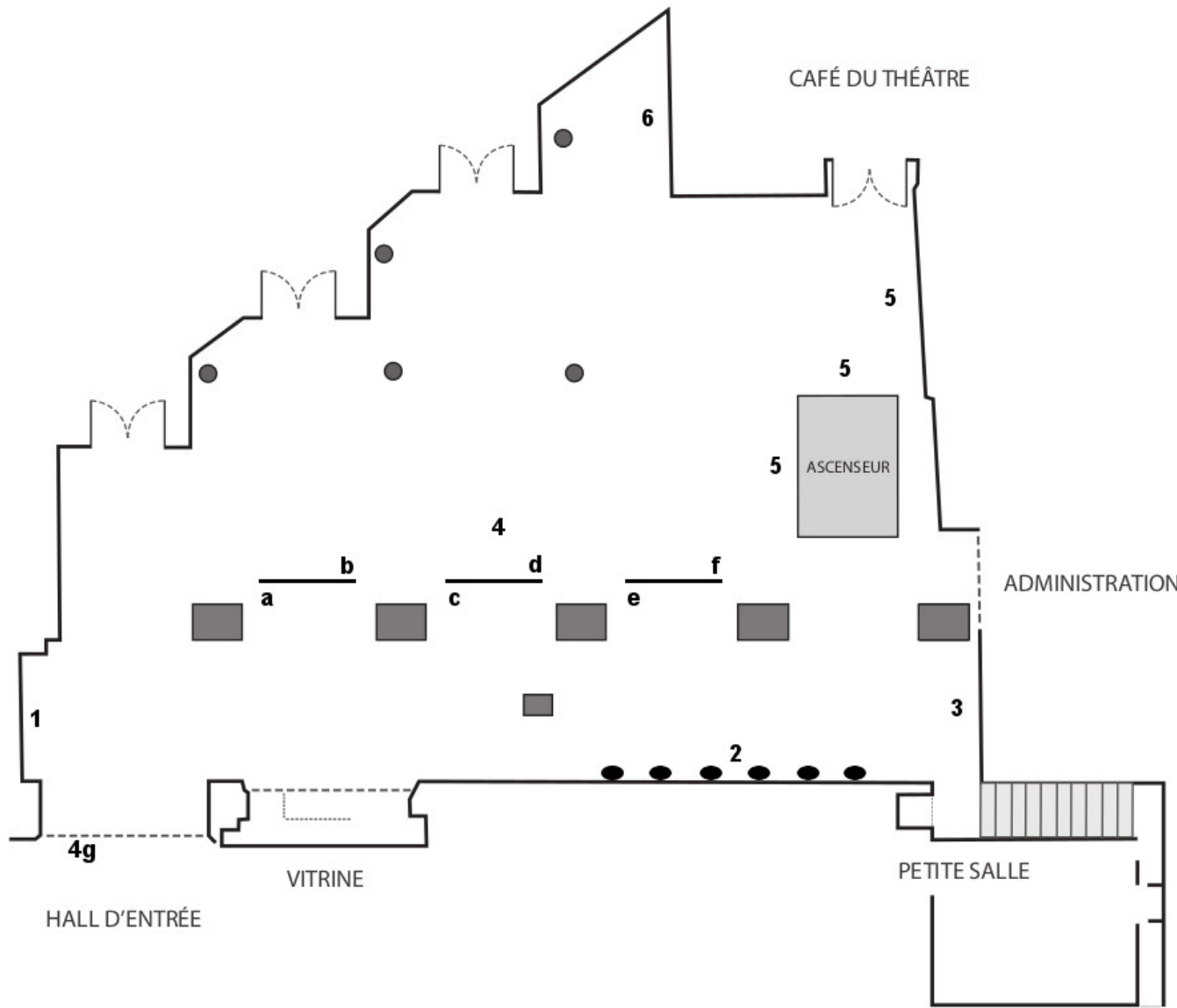
Pusha Petrov est née en 1984 à Timisoara  
(Roumanie). Elle fait partie de la nouvelle  
génération d'artistes contemporains de ce pays.  
A travers photographies et installations, son œuvre  
se focalise sur des objets de notre quotidien, des  
rites culturels propres à certaines communautés,  
qui induisent un rapport à l'identité et à l'intime,  
mais aussi à l'idéalisation du corps féminin. Elle  
offre un regard que l'on peut décrypter tant d'une  
manière sociologique qu'esthétique, en dévoilant  
des parts cachées, ou peu mises en valeur, de nos  
modes de vie.

Le titre de l'exposition est un jeu de mots entre le  
roumain et le français, le verbe « a privi » signifiant  
regarder, observer, ce que fait la photographe  
avant même de documenter ses recherches, dans  
un contexte privilégié c'est à dire, qui implique  
un certain rapport de confiance avec son sujet.  
Les œuvres présentées à Belfort font parties  
d'une nouvelle série qui est en cours de création,  
initiée suite à une résidence de l'artiste à la Cité  
Internationale des Arts de Paris. Ce travail trouve  
ses « racines » dans quatre petites photographies,  
« l'image qu'on a jamais », réalisées en 2014. Un  
point de vue inhabituel sur quatre hommes qui se  
sont laissés photographier leurs calvities : l'image

est à la fois banale et étrange, les corps ayant complètement disparus, nous avons à faire à des sortes de scalps que nous pourrions trouver dans un musée d’anthropologie, elles sont rendues à l’état d’icônes, d’objets précieux, par leurs tailles et leurs encadrements. Les œuvres produites pour la galerie du Granit sont issues du regard qu’a porté l’artiste aux alentours du métro Château d’Eau et de la gare de l’Est, dans le 10ème arrondissement de Paris, ou les fins de semaine sont très animées, par les nombreux salons de coiffure africains, lieux de soin, mais aussi de rencontre et de sociabilisation. Pusha Petrov a dû déployer une stratégie d’infiltration pour se faire accepter dans cette communauté qui la fascinait. Elle met à jour une pratique du cheveu particulière à la culture afro, les extensions, qui constituent, pour les femmes africaines, une façon de dominer leur chevelure, autant pour correspondre à certains critères de mode, être acceptées dans la communauté, que pour affirmer leurs individualités. Ces séances de coiffage sont longues, accompagnées de discussions enflammées, de musiques et de telenovelas. L’artiste, sous le prétexte de s’adonner à ce rite, dans sa première phase, la création du « rond », un tressage qui sera la structure d’implantation des extensions, capte, à la dérobee, les gestes habiles de ces ouvrières du cheveu et interviewe quelques client.es sur leurs expériences et leurs rapports aux cheveux. Ce qui l’intéresse ici, outre tout ce que sous-tend cette culture du cheveu et ses implications sociologiques, ce sont les gestes et les liens tant physiques que métaphoriques ; en découlent les grandes photographies présentes dans l’exposition : « Cusut cu ata alba » soit en français « cousu de fil blanc ». Elle arrête le processus de création de cette architecture au soubassement de la coiffure finale, une phase cachée et normalement non mis en valeur, où les cheveux sont cousus, ici de fils blanc à la demande de l’artiste. L’ensemble est monumental, quasiment sculptural, d’autant que l’artiste, inspirée par les interventions de Jean Nouvel sur le bâtiment, réintervient par grattage sur

l’image, une sorte de palimpseste qui en même temps qu’il fait disparaître l’image, révèle la matière du papier, dans un acte graphique qui perturbe la nature de l’œuvre. Cette action, assez physique et laborieuse, produit une sorte de poudre que l’artiste collecte comme un talisman, usant de pinceaux de maquillage. Un geste qui se veut proche du geste de la coiffeuse, qui, une fois de plus, fait réémerger ce qui ne se voit normalement pas en photographie, le papier, son support originel. Ici la qualité du papier est très importante ainsi que nous pouvons le voir dans la série « NEW(uancier) », réalisée à Londres qui reprend le cadre, le décadre des premières images que nous avons décrites, extrayant le haut du crâne, comme des planètes colorées dont on sent quasiment la matière, elle tend à objectiver leurs sujets.

Après une licence d’arts plastiques – peinture à l’Université de Timisoara, elle poursuit ses études en France à l’ESAL, Metz. Graduellement, elle manifeste un penchant vers la photographie et l’installation. Dans ses premières expositions personnelles Pusha surprend avec ses séries de photographies focalisées sur des objets de la vie quotidienne, qui à travers son regard, nous apparaissent sous un nouveau jour. Ses expositions sont soutenues par le Conseil General de Moselle, Le Centre Jacques Brel, les Galeries Lafayette, Châteaux de Courcelles (2013), Châteaux de Luttange (2015), L’Institut Français de Timisoara (2016), Institut Culturel Roumain Paris (2016). Son travail a été présenté à la Biennale Photo de Daegu en 2018 (Corée du Sud), elle participe à l’exposition *La Brique, The Brick, Cărămida* à la Kunsthalle, Mulhouse jusqu’au 28 avril.



1 - salons, 2019, vidéos

2 - chignon chouchou, 2019, son, cheveux synthétiques, 6 interviews autour des cheveux, dimension variable

3 - l’image qu’on a jamais, 2014, 4 photographies, impression numérique sur papier cold press et cadre, 17 x 17 cm

4 - Cusut cu ata alba - cousu de fil blanc - 2019, 6 photographies, impression numérique sur papier cold press et ponçage\*, 198 x 151,5 cm  
a - Hajda / b\* - Umo / c - Michelle / d\* - Nicole / e - Adele / f\* - Marie

4g - échantillons, poudre issue du ponçage de la série « Cusut cu ata alba »

5 - NEW(uancier), 2019, 6 photographies, impression numérique sur papier William Turner, 50 x 70 cm

6 - ponçage, 2019, vidéo, 3’09’’

Toutes œuvres, courtesy de l’artiste, production, Le Granit, scène nationale, Belfort